



Chapitre 30 : Les restes

Par thefish67

Publié sur [Fanfictions.fr](https://www.fanfictions.fr).
[Voir les autres chapitres.](#)

Le lendemain, le ciel était bas.

Pas de pluie.

Pas de lumière franche non plus.

Juste cette clarté grise qui ne réchauffait rien et qui donnait aux murs de Varden l'air d'avoir poussé directement hors d'un vieux cimetière de pierre.

Kairo, Ilia et Lior attendaient déjà quand Alexandra arriva.

Elle n'était pas seule.

Deux soldats vardéniens se tenaient quelques mètres derrière elle, assez loin pour ne pas gêner, assez près pour rappeler que la décision d'Ilian n'avait rien d'une faveur.

Alexandra s'arrêta devant eux.

Son regard glissa brièvement sur Kairo.

Pas plus d'une seconde.

— Vous venez avec moi, dit-elle.

Sa voix était aussi sèche que la veille.

Aucun d'eux ne répondit.

Ils se mirent en marche.

Le trajet fut plus long que Kairo ne l'avait imaginé.

Ils ne prirent ni la direction des postes radio, ni celle des ateliers, ni celle des zones les plus vivantes du QG vardénien. Alexandra les guida vers une partie plus ancienne du complexe, plus enfoncée dans la masse du bâtiment, comme si Varden avait été construit couche après couche sur ses propres os sans jamais avoir eu le temps de les enlever.

Le béton changea.

La pierre apparut.

Les couloirs se firent plus étroits, plus froids. Par endroits, des arcs anciens affleuraient sous les renforts plus récents. Ici, il y avait moins de bruit, moins de circulation, moins de guerre visible.

Mais pas moins de contrôle.

Chaque porte était épaisse.

Chaque seuil semblait demander une autorisation implicite.

À un moment, Alexandra s'arrêta devant une grille intérieure, présenta un badge métallique et échangea quelques mots à voix basse avec un soldat en poste. L'homme regarda le trio un à un avant de les laisser passer.

Ilia marcha un peu plus près de Kairo.

— Si c'est censé nous rassurer, c'est raté, murmura-t-elle.

— Je crois pas que ce soit le but, répondit Lior.

Alexandra ne se retourna pas.

— Non.

Ils continuèrent.

Une dernière porte les attendait au bout d'un corridor bas, flanqué de lampes murales trop espacées pour vraiment chasser l'ombre. Alexandra frappa deux coups brefs.

Une femme leur ouvrit presque aussitôt.

Elle était plus âgée qu'Alexandra, d'une dizaine d'années au moins. Peut-être davantage. Fine, droite, les traits durs sans sécheresse gratuite. Ses cheveux noirs, striés de deux mèches grises, étaient attachés bas dans la nuque. Elle portait une veste sombre fermée jusqu'au col, sans aucun effort visible pour paraître accueillante.

Ses yeux s'arrêtèrent d'abord sur Alexandra.

Puis sur les trois étrangers derrière elle.

— Lieutenant, dit-elle.

— Saëline.

Alexandra s'effaça légèrement.

— Ordre du capitaine Drast. Accès encadré. Secteurs autorisés seulement.

La femme acquiesça.

Pas un sourire.

Pas une objection.

— Entrez.

Ils passèrent.

La pièce qui s'ouvrit derrière elle n'avait rien d'une salle d'apparat.

Elle ressemblait à un organe qu'on aurait gardé en vie par devoir.

Des armoires métalliques renforcées montaient jusqu'au plafond. Des caisses marquées de codes anciens étaient empilées contre un mur. Des vitrines épaisses protégeaient des fragments de pierre gravée, des rouleaux consolidés, des cartes fendues puis restaurées, des plaques de métal rongées par le temps.

L'air avait l'odeur du papier vieux, de la poussière retenue, du tissu sec et du produit de conservation.

Rien ici n'était mis en scène pour impressionner.

Tout était classé pour survivre.

La femme referma la porte derrière eux.

— Saëline Vorsk, dit-elle. Archiviste principale de ce secteur.

Lior inclina légèrement la tête.

Ilia se contenta de la regarder.

Kairo, lui, observait déjà les vitrines.

Saëline suivit son regard.

— N’y cherchez pas un sanctuaire, dit-elle. Ce n’en est pas un.

Sa voix était calme, précise, sans chaleur inutile. Le ton de quelqu’un qui avait passé assez d’années ici pour ne plus confondre le respect avec l’admiration.

— Nous conservons ce qui peut encore servir, ce qui peut encore expliquer, et ce qui serait trop dangereux laissé aux rumeurs.

— Dangereux comment ? demanda Lior.

Saëline le regarda.

— Historiquement. Militairement. Politiquement. Parfois les trois.

Alexandra resta près de la porte, les bras derrière le dos, dans cette posture qui disait à la fois présence et distance.

— Montrez-leur le premier couloir, dit-elle.

Saëline acquiesça de nouveau.

— Suivez-moi.

Ils traversèrent une première salle étroite dont les murs avaient été recouverts de panneaux de protection. Dessus, sous verre, étaient fixées des fresques restaurées par morceaux. Certaines n’étaient plus qu’un éclat de couleur, un fragment de silhouette, une ligne de mur. D’autres avaient mieux résisté.

Kairo ralentit.

Sur la première grande plaque, des formes immenses se dressaient au-dessus d'un paysage écrasé. Les pigments avaient mal vieilli, mais l'intention restait claire : quelque chose d'énorme avançait. Derrière, des traits serrés figuraient des foules, des villes, des lignes droites comme des enceintes ou des remparts.

Plus loin, une autre fresque montrait la même catastrophe autrement.

Cette fois, les silhouettes géantes étaient entourées d'un halo sombre. Des hommes agenouillés levaient les bras vers elles comme vers des juges. Sur le bord inférieur, une frise de corps couchés faisait presque penser à une mer de morts.

Sur une troisième, plus endommagée, la figure centrale semblait au contraire presque protectrice. Debout entre deux masses en feu, elle séparait une zone de destruction d'une poignée de survivants regroupés derrière elle.

Ilia s'arrêta.

— C'est la même histoire ? demanda-t-elle.

Saëline prit quelques secondes avant de répondre.

— C'est le même noyau de catastrophe, dit-elle. Pas la même mémoire.

Elle désigna les panneaux successifs.

— Certains récits parlent d'un dieu tombé sur le monde. D'autres d'un diable envoyé pour le laver des fautes humaines. D'autres encore d'une guerre si vaste que les hommes ont fini par lui donner un visage pour supporter l'idée qu'elle ait réellement eu lieu.

Lior s'approcha d'une plaque couverte de signes plus récents.

— Et vous ? demanda-t-il. Vous pensez quoi ?

Saëline eut un léger mouvement des épaules.

— Je pense que la mémoire survit rarement intacte à la peur. Et encore moins aux siècles.

Elle marqua une pause.

— Ce que nous gardons ici, ce sont des traces. Pas une certitude propre.

Kairo s'arrêta devant une carte jaunie fixée derrière une vitre. Des régions entières avaient été noircies. D'autres avaient été barrées de traits rouges plus récents. Dans un angle, une note restaurée parlait d'une "marche du feu et des os". Une autre mentionnait une "purge des géants". Plus bas, une main inconnue avait ajouté, bien plus tard, une phrase partiellement effacée :

Le monde fut sauvé, mais pas lavé.

Kairo sentit quelque chose d'étrange dans sa poitrine.

Pas encore une douleur.

Pas encore un souvenir.

Plutôt une pression sourde.

Comme si une partie de lui reconnaissait avant lui l'orientation générale de ce lieu.

Ils avancèrent encore.

Le deuxième espace contenait moins d'images et plus d'objets.

Des boîtes ouvertes sous verre. Des lames anciennes rongées à la base. Des systèmes de fixation, des harnais, des crochets, des pièces de métal articulées dont certaines avaient été remplacées ou reforgées plusieurs fois.



Lior s'arrêta net.

— Attendez.

Saëline tourna la tête vers lui.

Il montra un support où reposait une paire de lames longues fixées à un mécanisme dorsal.

— C'est ce qu'on a vu sur le terrain, dit-il. Pas exactement pareil, mais assez proche.

Alexandra répondit cette fois sans attendre l'archiviste.

— Oui.

Lior se tourna vers elle.

— On n'a vu que très peu de gens combattre comme vous.

Alexandra s'approcha du présentoir. Son regard passa sur les pièces avec une familiarité froide, sans fierté visible.

— Parce que très peu y arrivent, dit-elle.

Elle effleura du doigt, sans le toucher vraiment, l'emplacement vide d'une boucle de maintien.

— C'est une technique ancienne. Très ancienne. Difficile à apprendre. Difficile à transmettre. Plus difficile encore à garder utile quand les ressources manquent et que les morts s'accumulent plus vite que les instructeurs.

Lior regarda les pièces mécaniques.



— Il en reste combien ?

Alexandra répondit sans détour.

— Une quinzaine. Vingt, au mieux. Des vrais, capables de sortir et de revenir.

Ilia haussa légèrement les sourcils.

— Seulement ?

— Seulement.

Alexandra le dit sans orgueil et sans plainte. Comme un inventaire trop souvent répété.

— La plupart cassent avant de maîtriser. Ou meurent. Ou deviennent inutilisables pour autre chose. Ceux qui restent portent une technique qui coûte plus cher qu'elle ne rapporte la plupart du temps.

Lior observa les lames anciennes, les griffures dans le métal, les systèmes renforcés plusieurs fois.

— Et vous continuez quand même.

Alexandra le regarda enfin.

— Oui.

Aucune formule héroïque.

Aucune légende.

Seulement ce mot-là.



Saëline reprit la marche.

— Ce n'est pas le cœur de ce que vous êtes venus voir.

Ils la suivirent.

Le couloir suivant était plus étroit que les autres. Les murs n'y portaient presque rien. Pas de vitrines. Pas de fresques. Seulement de la pierre, nue par endroits, avec des reprises visibles là où le temps avait fissuré l'ensemble. Deux portes verrouillées encadraient le passage, toutes deux gardées.

L'une d'elles était fermée par trois scellés successifs.

Même Ilia baissa légèrement la voix.

— Ils protègent quoi, au juste ?

— Ce qui reste, répondit Alexandra.

Elle n'en dit pas plus.

Saëline s'arrêta devant une porte plus haute, plus ancienne que les autres, cerclée de métal sombre. Elle sortit une clé plate, la glissa dans un verrou horizontal, puis attendit qu'un des gardes active le second mécanisme.

Le battant s'ouvrit lentement.

L'air de la salle était plus froid.

Plus sec aussi.

Il y avait moins de lumière qu'ailleurs, mais suffisamment pour voir.

Et ce qu'on voyait suffisait largement.

Kairo s'arrêta au seuil.

L'espace était immense.

Ou alors c'était l'objet au centre qui lui donnait cette impression.

L'Ossature occupait presque toute la profondeur de la salle.

Elle ne ressemblait à rien de vivant au sens ordinaire du terme. Pas exactement. Pas entièrement. C'était une architecture d'os devenue trop grande pour appartenir encore à un corps compréhensible. Une masse blanchie par le temps, consolidée par endroits, suspendue ou soutenue par des structures de maintien discrètes. Des arcs vertébraux démesurés. Des segments côtiers étirés comme les restes d'une cage impossible. Plus loin, une portion de crâne ou de structure céphalique déformée, presque brisée, laissait apparaître un vide plus inquiétant que n'importe quel regard.

Même Ilia ne dit rien.

Même Lior perdit quelques secondes avant de retrouver la parole.

— Bordel...

Saëline resta à distance de l'objet.

— Nous l'appelons l'Ossature, dit-elle.

Sa voix avait baissé sans qu'elle paraisse s'en rendre compte.

— C'est autour d'elle qu'ont commencé certaines de nos pires erreurs.

Kairo n'écoutait déjà plus complètement.

Il avançait d'un pas.

Puis d'un autre.

Comme si le reste de la salle reculait au lieu de le suivre.

Saëline poursuivit malgré tout, peut-être pour les autres, peut-être pour elle-même.

— Certains y voient la dépouille d'un dieu. D'autres celle d'un diable. D'autres encore la preuve matérielle du cataclysme ancien. Nous n'avons jamais réussi à imposer une vérité unique. Peut-être parce qu'aucune ne tient complètement.

Lior regardait la structure osseuse avec une attention presque douloureuse.

— Et c'est avec ça que les recherches ont commencé ?

— Pas avec ça seulement, répondit Saëline. Avec ça, avec des textes, avec des sites, avec des fragments, avec des hommes trop sûrs d'eux et d'autres trop désespérés pour s'arrêter.

Kairo fit encore un pas.

Le sol sembla se dérober d'un millimètre sous lui.

Ou alors ce fut son souffle.

Un bourdonnement sourd venait de naître tout au fond de sa tête.

Il s'arrêta.

Le son augmenta.



Non.

Pas un son.

Un grondement.

Lointain.

Énorme.

Il cligna des yeux.

La salle vacilla.

Quelque chose tira brusquement derrière son sternum.

Puis le monde se déchira.

La pierre disparut.

Le froid aussi.

Il n'y eut plus que la chaleur.

La vapeur.

Un ciel écrasé par une fumée blanche.

La terre qui tremblait sous des pas innombrables.



Pas humains.

Jamais humains.

Une ligne sans fin de masses colossales avançait à travers le monde comme si le monde lui-même avait cessé d'avoir le droit d'exister.

Kairo ne voyait pas la scène comme un spectateur.

Il la prenait de face.

Dans les os.

Dans les dents.

Dans la peau.

Des silhouettes couraient. Tombaient. Disparaissaient sous des ombres trop grandes. Des villes n'étaient plus que des lignes cassées sous un horizon de vapeur brûlante. Quelque part, très loin et beaucoup trop près à la fois, une mer brillait dans une lumière sale.

Puis il vit autre chose.

Pas clairement.

Jamais clairement.

Un jeune homme.

Debout.

Brisé de l'intérieur.



Porté par quelque chose de plus grand que lui et déjà presque englouti par sa propre décision.

Il ne distinguait pas son visage.

Seulement une certitude terrible :

ce garçon avait choisi.

Ou avait cru choisir.

Et ce choix avait ouvert au monde une fin si immense qu'aucun être humain n'aurait dû pouvoir la porter seul.

Une femme apparut.

Écharpe autour du cou.

Lame à la main.

Son visage restait flou, mouvant, impossible à fixer.

Mais pas la douleur qu'elle portait.

Ni la résolution.

Ni cette impression atroce qu'elle avançait vers l'être qu'elle aimait pour mettre fin à quelque chose qu'il avait lui-même rendu impossible à sauver.

Le grondement augmenta encore.

Le monde entier semblait marcher vers sa propre disparition.



Et pourtant, dans la violence même de ce cauchemar, Kairo sentit l'autre vérité.

Plus enfouie.

Plus intolérable encore.

Ce qui avait été arrêté là n'était pas seulement une guerre.

C'était une possibilité.

Un cycle.

Une porte qui, si elle s'ouvrait de nouveau, pouvait ramener quelque chose d'aussi vaste, d'aussi faux, d'aussi monstrueux que la fin elle-même.

Kairo chancela dans le réel.

Quelqu'un dit son nom.

Ou peut-être le pensa.

Il ne savait plus.

La salle revint un instant.

Trop blanche.

Trop étroite.

Puis bascula encore.



Il sentit sa jambe céder.

Une main se referma sur son bras.

Alexandra.

Le contact fut immédiat.

Brutal.

Et cette fois, ce ne fut pas seulement Kairo qui tomba.

Alexandra se figea d'un coup, comme si un courant glacé venait de lui traverser la nuque jusqu'au ventre.

Une autre vision.

Plus courte.

Plus tranchante.

Une femme à l'écharpe rouge.

Une lame levée.

Un adieu qui n'avait pas de mots.

Un homme usé, le regard dur, debout malgré la ruine autour de lui.

Du sang.



Du vent.

Des murs.

La sensation d'une décision si lourde qu'aucune victoire n'aurait jamais pu la laver complètement.

Puis plus rien.

Alexandra revint à elle en aspirant l'air comme si elle avait été plongée sous l'eau.

Elle recula presque d'un demi-pas, mais garda Kairo avant qu'il tombe complètement.

Ilia avait déjà fait deux pas vers eux.

— Kairo !

Lior aussi se rapprocha, tendu comme un fil.

Saëline, elle, ne bougea pas tout de suite.

Pas par froideur.

Par stupeur contenue.

Ses yeux passaient de Kairo à Alexandra avec une vigilance qui n'avait plus rien d'archivistique.

Mais Kairo, lui, ne revint pas avec Alexandra.

Pas complètement.



Le grondement s'effondra d'un coup.

Le feu disparut.

La vapeur aussi.

Et il tomba ailleurs.

Dans un vide sans couleur.

Pas noir.

Pas blanc.

Un espace nu, immobile, silencieux au point d'en être presque insupportable.

Il n'y avait ni mur, ni horizon net, ni ciel. Seulement cette impression absurde d'être quelque part et nulle part à la fois, dans un lieu qui ne connaissait ni la distance ni le temps.

Une silhouette se tenait là.

Seule.

Immobile.

Quand elle se retourna, Kairo sentit son ventre se nouer.

Soren.

Pas comme dans un souvenir.



Pas comme dans un rêve.

Soren.

Son visage était le même.

Et pourtant non.

Il y avait en lui quelque chose de trop calme, de trop vide, de trop longtemps solitaire pour appartenir encore complètement aux vivants.

— Kairo, dit-il.

Sa voix était faible.

Pas lointaine.

Faible.

Comme si parler coûtait ici plus qu'ailleurs.

Kairo ouvrit la bouche, mais aucun mot ne sortit tout de suite.

Puis, enfin :

— T'es...

Il s'arrêta.

Il n'avait même pas la bonne phrase.

Soren le regarda avec une fatigue qui n'avait plus rien d'humain dans sa mesure.

— Je sais.

Il fit un mouvement infime de la tête, comme s'il voulait regarder autour de lui sans y parvenir vraiment.

— Je suis seul ici.

Le silence autour d'eux pesa encore davantage.

Kairo sentit quelque chose d'horrible dans cette phrase.

Pas seulement l'isolement.

Sa durée.

— Où est-ce qu'on est ? demanda-t-il.

Soren eut un rire presque absent. Pas moqueur. Usé.

— Si je le savais vraiment... je tiendrais mieux.

Il leva les yeux vers Kairo.

— Écoute-moi. J'ai pas beaucoup de temps. Peut-être pas vraiment moi. Peut-être pas vraiment toi non plus.

La pression dans l'air augmentait déjà. Ou dans le crâne de Kairo. Difficile à dire.

— Ce lieu... reprit Soren. Il est pas vide. Il dort. C'est pas pareil.

Kairo voulut avancer, mais le sol n'offrait aucune sensation réelle sous ses pieds.

— Tu peux revenir ? On peut te sortir de là ?

Quelque chose passa sur le visage de Soren.

Pas de l'espoir.

Presque l'inverse.

— Non.

Le mot frappa plus fort que s'il avait crié.

— Non, dit-il encore. Pas comme ça. Pas en forçant. Pas en rouvrant ce qui a été refermé.

Il s'approcha d'un pas.

Ou alors c'était le vide qui les rapprochait.

— S'ils cherchent encore à comprendre pour utiliser... s'ils pensent pouvoir reprendre ce qu'ils ont perdu... il faut les arrêter.

Kairo sentit une douleur monter derrière ses yeux.

— Quoi arrêter ?

Soren répondit tout de suite, comme si le temps se brisait déjà autour de lui.

— La porte.



Le mot tomba dans le vide.

Simple.

Absolu.

Terrifiant.

— Ne les laisse pas rouvrir ça, dit Soren. Ne les laisse pas croire qu'on peut toucher à ça sans payer.

Son visage vacilla.

Une fissure parcourut l'espace autour d'eux.

Ou peut-être seulement la vision.

— Soren !

— Kairo—

Sa voix se déforma.

Le silence éclata.

La salle revint d'un coup.

Le froid. La pierre. L'Ossature. Le souffle trop fort dans sa gorge.

Kairo tomba à genoux.

L'air entra dans ses poumons comme du verre.

Il sentit les mains d'Illia sur son épaule, plus dures qu'elles n'auraient dû l'être si elle n'avait pas eu peur.

— Kairo !

Alexandra était juste à côté, un genou à terre, pâle d'une manière qu'il ne lui avait encore jamais vue. Pas fragile. Jamais. Mais marquée.

Lior regardait la scène avec cette lucidité crispée qui apparaissait chez lui quand il comprenait qu'il manquait des pièces trop importantes.

Saëline avait fait signe aux gardes de rester en arrière.

Pour l'instant.

— Qu'est-ce qui vient de se passer ? demanda Lior.

Personne ne répondit immédiatement.

Kairo essaya de se redresser.

Son bras trembla.

Alexandra le vit avant les autres et l'aida sans un mot. Quand leurs regards se croisèrent, il comprit qu'elle avait vu assez pour ne plus pouvoir considérer cette salle comme un simple dépôt d'archives.

Pas assez pour tout saisir.

Mais assez pour savoir que quelque chose, ici, continuait d'agir.



Saëline parla enfin.

Très bas.

— Ça vous était déjà arrivé ?

Kairo leva les yeux vers elle.

Il aurait voulu répondre proprement.

Mentir, peut-être.

Ou au moins trier.

Mais il avait encore le mot de Soren dans la tête, lourd comme une porte réelle qu'on aurait refermée à quelques centimètres de sa main.

La porte.

Il sentit Ilia se tendre à côté de lui.

Lior attendait.

Alexandra aussi.

Même si elle ne le montrait pas, même si son visage avait déjà repris la moitié de sa maîtrise.

Kairo tourna lentement la tête vers l'Ossature.

La masse blanche semblait parfaitement immobile.



Morte.

Vidée.

Et pourtant il savait désormais que ce n'était pas aussi simple.

Le monde entier venait sur cette île chercher une arme, une avance, un reste de domination.

Ils se trompaient.

Ce qu'il y avait ici ne demandait pas à être utilisé.

Ça demandait à rester fermé.

Kairo avala difficilement sa salive.

Puis il dit, d'une voix trop basse pour ressembler à un rapport :

— Ce n'est pas un trésor.

Le silence se resserra autour d'eux.

Ses yeux restèrent fixés sur l'Ossature.

— Et si quelqu'un essaie de rouvrir ce que ça porte encore... alors tout ce qu'on a vu jusqu'ici ne sera rien à côté.

Personne ne bougea.

Pas même Saëline.



Pas même Alexandra.

Et pour la première fois depuis leur arrivée à Varden, le vrai centre de l'île cessa de ressembler à un secret militaire.

Il prit enfin la forme exacte qu'il avait toujours dû avoir.

Celle d'un reste.

D'un avertissement.

D'une chose morte qu'aucun vivant ne devait avoir l'arrogance de croire capable de dompter.

Publié sur [Fanfiction.fr](https://www.fanfiction.fr).

[Voir les autres chapitres.](#)

*Les univers et personnages des différentes oeuvres sont la propriété de leurs créateurset producteurs respectifs.
Ils sont utilisés ici uniquement à des fins de divertissement etles auteurs des fanfictions n'en retirent aucun profit.*

2026 © Fanfiction.fr - Tous droits réservés